

# DÉTECTIVE

*Le grand hebdomadaire des faits-divers*

## Les mystères du Ku-Klux-Klan



**“Une gigantesque croix de feu s’allume dans les ténèbres...”**

(Lire notre enquête à la troisième page)





## Notre Grand Referendum-Concours

# CE QUE J'AI VU AU BAGNE

par Jean-Charles-Chanel

Ancien gouverneur de la Guyane



PARLEZ-NOUS du bagne. — Que font les bagnards ? — Sont-ils vraiment malheureux ? Avez-vous connu là-bas des innocents ? Comment vivent-ils ? — Je vous en prie Gouverneur, parlez-nous du bagne ?

Parler du bagne, c'est faire connaître sans détour mon opinion sur cette grave question. Grâce à la bienveillante hospitalité de *Détective* je pourrai l'exprimer librement. Si elle blesse les convictions de mes lecteurs, je m'en excuse, car c'est une opinion sincère que j'exprime.

Mon exposé ne laissera pas place à certains problèmes d'un ordre plus élevé, mais qui ne peuvent rentrer dans le cadre d'une étude concrète.

Ainsi, je ne rechercherai pas les origines, ni la justification du droit de punir ; je n'examinerai pas la légitimité de l'évacuation par la transportation, des déchets sociaux ; je ne discuterai pas sur le point de savoir si l'organisation sociale n'est pas en partie responsable de la culpabilité de certains condamnés. Tout simplement, je m'efforcerai de renseigner les lecteurs de *Détective* sur le bagne tel qu'il est.

### Transportés, relégués, déportés

Au bagne, en Guyane par conséquent, depuis 70 ans, se trouve trois catégories d'hommes punis, qu'il importe de bien classer.

Tout d'abord, les « transportés » qui sont les condamnés de Cour d'Assises, punis pour crime ; puis les « relégués » qu'on a chassés de la Métropole à la suite de délits plus ou moins graves ou nombreux ; enfin les « déportés » qui sont les hommes condamnés pour crimes politiques, espionnage, etc.

Je ne parlerai pas des déportés, isolés à l'Île du Diable pour toute leur existence, et qui appartiennent à une catégorie infiniment méprisable... quand ils ne sont pas des martyrs.

Pour les relégués, quelques mots seulement. C'est à mon avis la masse la plus mauvaise des évacués sur la Guyane : dégénérés à jamais, tarés, presque totalement incapables de relèvement, je n'ai pas l'impression qu'il puisse être tenté pour eux une œuvre bienfaisante.

Restent les transportés, condamnés de Cour d'Assises pour crime. Que sont-ils ?

Je disais un jour, et non par amour du paradoxe, que le bagne, c'est-à-dire la transportation était l'aboutissement normal d'une carrière. Ce mot, qui fit sourire, est hélas trop vrai. Sur 100 transportés je puis affirmer que 95 devaient venir au bagne : enfants abandonnés, mal suivis, tarés, enfants des grandes villes, voleurs d'étalages, voleurs à la tire, condamnés des tribunaux d'enfants, plus tard « gibier de correctionnelle », soldat des bataillons d'Afrique, tous étaient inéluctablement voués à être un jour traduits devant une Cour d'Assises pour crime.

Chez ces hommes, quelle inconscience !

De la meilleure foi du monde, ils vous parlent de crime passionnel, quand leur dossier prouve qu'ils tuèrent une maîtresse parce qu'elle « travaillait » mal ou qu'elle était bonne à dépouiller ; en toute sincérité, ils vous parlent d'homicide par imprudence, quand, ayant pénétré la nuit chez une vieille femme, celle-ci mourut d'une dose de chloroforme mal administrée, ou d'une pression au cou un peu trop forte !

Et puis, ce sont les crimes entre « costauds » la vie, à leurs yeux, loyalement jouée ; aussi, ce qu'ils appellent la lutte contre la Société, le droit de reprise, toutes les utopies dont les grisèrent des malfaiteurs, sincères parfois, trop souvent intéressés....

À côté de cette masse, enfin, ce que j'appellerai les « occasionnels » : notaires acculés, éducateurs sadiques, amants affolés, les misérables de toutes catégories amenés au crime dans une heure d'égarement ou de violence. Ceux-là vraiment sont des malheureux auxquels leur effroyable déchéance est infiniment lourde.

Pour les autres, le bagne est en somme un stade normal dans une vie qui toujours connut la coercition sous toutes ses formes. On s'était vu dans les centrales, au « bataillon », on s'attendait à se revoir en Guyane. Là, on s'efforce de tirer le maximum de bien-être d'un règlement brutal et mal appliqué. Mais parmi ceux-là même, chez l'homme le plus taré, il est quelque recoin de l'âme qui pourrait être utilement exploré, puis exploité pour le relèvement. Que fait-on pour cela ? Rien.

Durant mon séjour en Guyane, je me suis attaché à rénover sur ce point, le système

pénitentiaire et je dois dire que j'ai eu la joie profonde d'être parfois, récompensé.

### La mentalité du bagnard

Le bagne, comme toutes les réunions d'hommes, vivant, en quelque sorte, en vase clos, occasionne ou crée des habitudes, des vices contre lesquels il est difficile de réagir.

Pour prendre une comparaison que je ne voudrais pas, cependant, voir taxée de tendancieuse, je dirai assez justement je crois, que le bagne est une sorte de caserne.

Je laisserai de côté certains mœurs spéciales que l'on remarque aussi dans les formations militaires situées en dehors des agglomérations, mœurs provenant de la privation de femmes. Je m'attacherai simplement à démontrer que les tares des bagnards et les défauts de ceux qui les administrent sont ceux — lourdement aggravés — que chaque homme a pu connaître alors qu'il faisait son service militaire.

pour ne pas dire le plus canaille, qui est le maître incontesté du groupe dans lequel il vit, maître d'autant plus redoutable que les surveillants se gardent bien d'intervenir dans de pareilles questions, s'efforçant au contraire d'entretenir les relations les meilleures avec « les chefs » de la chambrée.

Comme au régiment enfin, les bonnes places, les « embuscades », vont toujours à ceux de cette même catégorie : costauds, délateurs, flatteurs, etc. et quand il s'agit de trouver, un infirmier, de choisir un « garçon de famille », ce sont toujours les mêmes qui bénéficient de la prébende, acquise soit par les moyens que je viens de signaler, soit souvent avec de l'argent, car tous les bagnards ont de l'argent...

Contre un tel esprit, contre de telles habitudes, il est bien difficile de lutter et tous ceux qui ont dirigé des groupements d'hommes, diront à quelles difficultés on se heurte quand on veut détruire les coutumes. Ces difficultés deviennent presque des impossibilités quand il s'agit de pénétrer, pour



Jean-Charles CHANEL.  
Gouverneur des Colonies.

cier le degré d'avilissement d'un bagnard, ou le danger qu'il peut représenter. Ce critérium est le tatouage. Presque tous les bagnards sont tatoués et leur peau publie toujours les mêmes cris de haine contre la Société, les accusations contre le sort, les insultes aux juges et aux officiers, les déclarations d'amour, toutes inscriptions dont la monotonie est pour moi la preuve que le bagnard est en quelque sorte un être « voué ».

Mais les autres, les récidivistes qui ont échappé au fatalisme, frappant la généralité de leurs compagnons, s'ils n'ont pas laissé marquer leur peau, c'est qu'ils ont tenu simplement à ne pas laisser à la Société une arme de plus contre eux. Ceux-là ont du ressort mais ils sont sans doute plus dangereux.

Toutes ces considérations découlent d'une étude faite sur le bagne en Guyane. Et c'est en tenant compte de cette mentalité de la masse ou des cas particuliers, que l'on doit s'attacher à améliorer le régime de la transportation. Œuvre à laquelle j'ai donné mes efforts pendant 3 années.

Chez tous ces hommes dont la Société s'est débarrassée, et qui expient des crimes parfois épouvantables, il est toujours un point sensible, toujours une corde à faire vibrer. Auprès des canailles les plus irréductibles, je n'ai jamais rencontré un échec total et définitif quand j'ai essayé de changer leur mentalité et de modifier leurs habitudes. Evidemment, il est peu de bagnards qui soient capables de reprendre leur place dans la Société.

Quelque lamentable que soit cette constatation, il est nécessaire qu'elle soit connue. Mais il est une catégorie, malheureusement trop infime, qu'il faut découvrir, pousser peu à peu, conduire vers une vie nouvelle et régulière qu'ils peuvent encore vivre.

Quant à la masse dont il est presque impossible de rénover la mentalité et qui, réintégrée dans les cadres de la Société régulière, serait presque fatalement vouée, soit par ses habitudes, soit par ses vices, à retomber sous le coup de la loi, j'ai toujours pensé que nous devions en tirer une aide pour la colonie qui les accueille, comme pour la Métropole elle-même.

C'était-là, du reste le but du Législateur, quand il créa la transportation. Il est évident qu'ensuite l'administration pénitentiaire oublia complètement ce devoir...

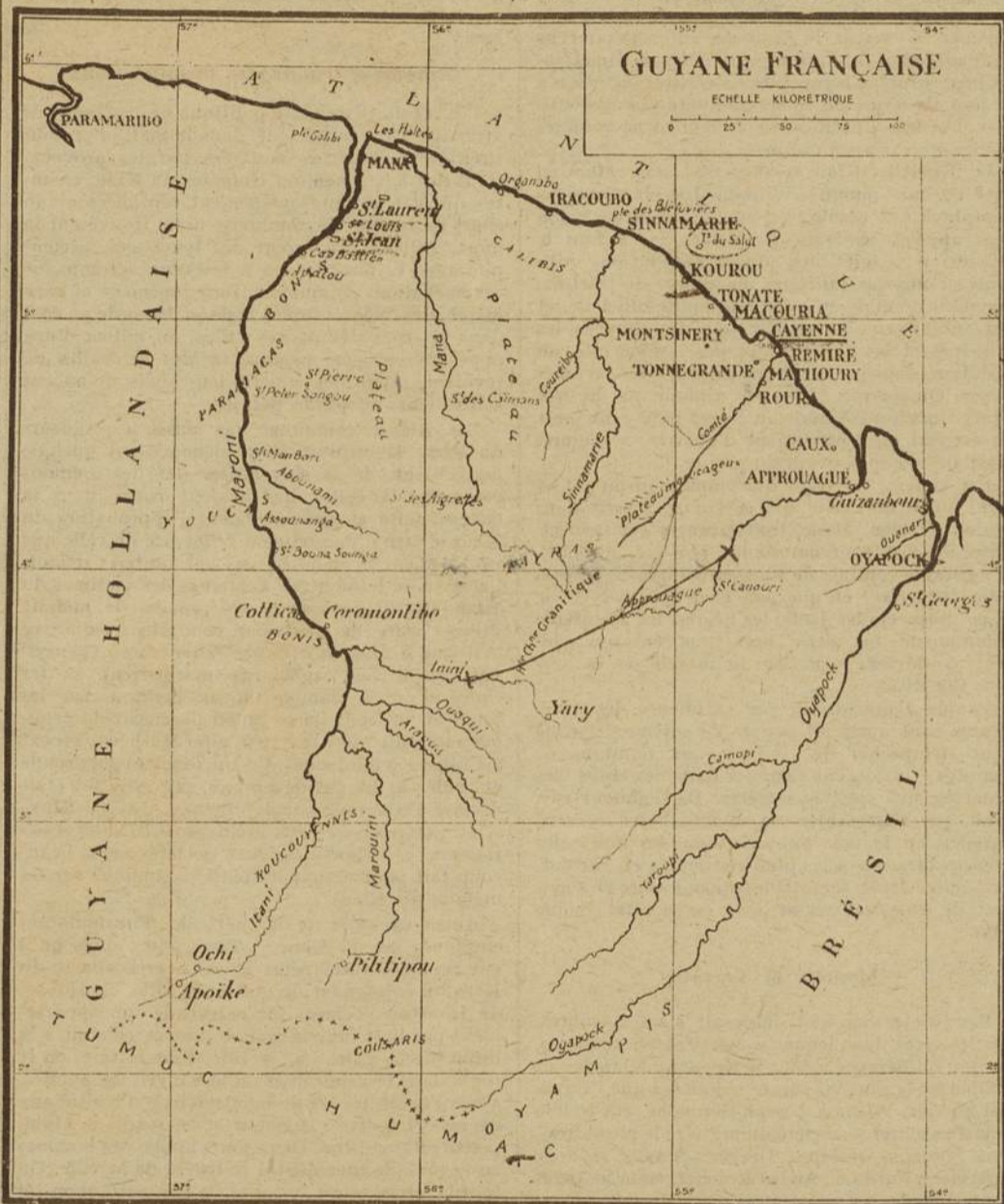
De là mes luttes, luttes — déjà engagées par mes prédécesseurs en Guyane — contre une Administration trop justement décriée, luttes dont je raconterai un jour les stades et qui tendaient à obtenir des résultats bien simples quand on les énumère, mais dont l'obtention exigeait une volonté et une ténacité peu communes.

Tout d'abord, il s'agissait pour moi de rendre à la Société quelques condamnés amendés.

Puis d'améliorer le sort de certains bagnards et de leur créer en Guyane, une vie possible.

Enfin de favoriser par le travail du bagne l'essor économique de la Guyane, et de diminuer ainsi les charges de la Métropole.

De tout mon cœur, je me suis attaché à cette lourde tâche ; j'ai eu la joie profonde de constater que, parfois, je l'avais accomplie.



Les noms soulignés sur cette carte sont ceux des pénitenciers de la Guyane

Comme à la caserne en effet le « débrouillage » règne au bagne et cela en dépit des efforts de ce que j'appellerai l'état-major de l'administration pénitentiaire. Comme au régiment, la vie propre du bagnard et ses rapports avec ceux qui sont chargés de le voir à chaque moment (sous-officiers au régiment, surveillants militaires au bagne) échappent malgré toute tentative et toute initiative à ceux qui dirigent de plus haut. Entre le bagnard et son surveillant direct s'établissent en quelque sorte des conventions découlant d'un esprit déplorable et qui ont pour but principal de rendre au surveillant sa tâche moins lourde et de faciliter sa vie matérielle, et d'autre part d'assurer au condamné un séjour moins pénible au pénitencier. De là, toutes les petites et sales combinaisons, telles que l'organisation de la délation.

Toujours comme à la caserne règne dans les chambrées du bagne un esprit spécial découlant de la promiscuité et contre lequel il est bien difficile de réagir. Les plus forts ou les plus malins sont les maîtres et c'est toujours le moins intelligent ou le plus veule qui assume les corvées difficiles ou particulièrement pénibles. C'est également le plus fort qui est le mieux nourri ; c'est lui encore qui organise et impose tout un système destiné à lui procurer des petits bénéfices : rapports avec les surveillants, lettres à l'Administration, vente d'objets, etc...

Enfin, c'est le plus fort, ou le moins abruti,

le changer, l'esprit d'une masse comme celle des bagnards où la ruse, l'hypocrisie et la violence sont les armes ordinaires.

Je disais plus haut, que 95 % des hommes qui vivent sur les pénitenciers étaient presque fatalement destinés à y venir. Il est une constatation qui étaye ma théorie. C'est qu'il est bien peu de « caractères » chez les bagnards. Quelques « violents », intelligents dévoyés, criminels de haute envergure et qu'une passion a pu conduire au bagne ; mais en général, une masse sournoise, veule, brutale, au fond sans énergie, abruti, et en général peu intelligente.

J'ajouterai que ceux qui ont la lourde charge de contrôler les pénitenciers devraient avoir un autre critérium pour apprécier

Lire prochainement  
le règlement et la liste des prix  
du REFERENDUM-CONCOURS  
Premier prix : 30.000 francs en espèces





sais qui c'est : l'auteur de *Chiquita*, de *Carola*, ces airs qu'on entend partout ; il est à Paris en ce moment, oui, on me l'a amené. Oh ! nous nous sommes vus à peine deux ou trois fois.

Mais Destaing lui tendait enfin un coffret de cuir.

Elle se tut, sourit, le prit, l'ouvrit, et cria : « Ah ! mon collier ! »

Il y eut un instant très bref d'interminable silence.

...Chacun, la main sur sa bouche, la poitrine sans souffle, l'œil fixe, chacun guettait l'autre, — lui, cherchant à deviner, elle, souhaitant éperdument de s'être tue...

A son tour il cria : « Ton collier ? Quel collier ? »

Elle dit : « Mais mon... mais je t'expliquerai... mais... » Elle sentit qu'elle allait dire n'importe quoi, elle éclata en larmes opportunes, comprit que cela gagnerait peu de temps, et commença de faire une crise de nerfs assez vraisemblable.

Destaing la laissa en proie à ses feintes ou à ses troubles, il ne sonna pas, il attendit qu'elle se calmât d'elle-même, et, les dents serrées, le front dur, il la regarda glisser du fauteuil jusqu'au tapis, se froisser les pieds aux pieds des meubles, se mordre les mains, s'abîmer le visage où, en un instant, apparut une palette variée de peintre à la gouache.

A terre, un grand collier d'un goût moderne mêlait sur le tapis jaune l'onyx, les grosses aigues-marines et les topazes de ses anneaux lourds.

Jouée ou non, sa crise avait fatigué la star. Et elle voulait souffler. Destaing ne le lui permit pas ; il n'eut guère à la presser pour qu'elle avouât la chose : oh ! c'était bien simple... le gros Lyon, de Lyon, qui l'ennuyait depuis si longtemps, l'avait emmenée un jour chez Bouquet, rue Royale, sous le prétexte d'un conseil à demander sur un bijou à offrir à une autre, et voilà, sitôt dans la voiture du gros Lyon, le gros Lyon lui avait mis le collier autour du cou, à elle, Kalli...

Destaing la tenait par les poignets : « Et alors, après ? — Oh ! chéri, ne me regarde pas avec ces méchants yeux... Après ? Oh ! après, ça a été plus fort. Comme tu étais absent, ce bijou, n'est-ce pas, je le mettais, surtout quand je sortais avec le gros Lyon... Un soir, justement, il a voulu nous emmener, toute une bande, moi, Pussy, Pablo, une bande, quoi, rue de Lappe ; pour me documenter, soi-disant, rapport à mon rôle. Eh ! ben, tu parles d'une soirée, et tu parles d'une documentation ! Ecoute : au début, ça va, on me fait danser avec un type, un beau garçon, un vrai poisse, disaient les autres, parce qu'il fallait que je prenne leur façon de danser, leur genre. Au bout d'une heure, on crie : « Vingt-deux, une descente ! » Nous n'avions vu personne, mais on éteint tout. Le poisse me prend par la main, il me dit : « Venez, je connais une sortie ». Il me fait sortir, il me fait courir par des couloirs, des passages. Enfin, il me lâche, je m'oriente. Près de la gare de la Bastille, je retrouve les autres, qui se tordent. Tu penses : la descente était truquée, une fausse rafle, « pour se débarrasser des voyeurs », dit le gros Lyon. Oui... pour médébarrasser aussi de mon collier : parfaitement, je ne l'avais plus, on me l'avait pris. Le gros Lyon était furieux. Mais, au Commissariat, on s'est payé notre tête. Et ça a embêté le gros Lyon de porter plainte... Moi aussi... j'aimais mieux pas : tu aurais tout su, chéri ; et moi, n'est-ce pas, je t'aime, je ne veux pas te faire de peine, tu comprends... »

Elle se mit à pleurer, sincèrement sans doute. Et ce fut navrant. Après ce déluge de paroles progressivement grossières, issues d'un vieux fonds relégué, ce fut un déluge de larmes. Cette femme vautre rendit odieux le bruit enfantin et pitoyable des sanglots, des bêgalements, des reniflements du chagrin. Sur le visage, où les couleurs les plus barbares se mariaient, coulaient à présent de petites rigoles noires qui se perdaient dans la bouche, entre la gorge et la robe, entre les deux seins. La star pleurait de plus en plus, à cause du « rimmels » qui fondait et lui faisait mal Et, sous les yeux, d'un coup, deux poches se gonflèrent, s'installèrent, la vieillèrent de vingt ans.

Elle atteignit une serviette, se moucha dedans, se torcha la figure, pleurnicha encore : « Tu ne dis rien, chéri. Dis quelque chose. Mais, tu sais, entre le gros Lyon et moi, rien, rien du tout, ah ! je tiens à préciser. Oh ! Dieu, quelle histoire, hein, crois-tu ? Tout ça, tout ça pendant que tu étais là-bas !... Ma foi, tant pis, ça me faisait quelque chose d'être forcée à te mentir, à présent, tu sais tout : voilà. »

Il se redressa, se cambra, la regarda encore à ses pieds, n'osa pas sourire et dit : « Je le savais. »

Elle en béa. « Je le savais », poursuivit-il avec calme (comme tout, pour lui, était simple à présent !) Et cette plainte que tu n'as pas déposée, que je suis heureux que tu n'aies pas déposée, moi, je l'ai faite. On a retrouvé le voleur, et je te rends ton collier. »

Elle ne comprenait plus du tout, mais elle parla pourtant : « Et tu ne me disais rien... » Elle ajouta quelques mots, en caressant son collier dans ses mains : « Ce que les hommes sont bizarres... Mais alors, tu ne m'en veux pas, tu m'aimes toujours, hein ?... Mais qu'est-ce que tu fais ?... Paul !... » Il était sorti.

\*\*\*

Dehors, il fut vite à la porte des Buttes-Chaumont. Une petite femme, une ouvrière peut-être, le dépassa, entra dans le parc. Il la suivit. Elle était fine de silhouette, elle marchait assez vite, et sous les bas de fil, la jambe, nerveuse, élastique, montait jusqu'au bord du manteau de drap simple.

Destaing allait, aussi léger que le ciel d'après-midi, aussi léger que l'inconnue, aussi léger qu'une petite fille qui sautait à la corde dans l'allée en chantant :

Où vas-tu — Madeleine,  
Si loin de — la maison ?  
Je vais à — la fontaine  
Y cueillir — du cresson.

Philippe HÉRIAT.

FIN

# TRUQUAGES, ERREURS ET COMBINES DU SPORT

par C. A. GONNET

## II. — LES FAUX AMATEURS

Il n'y a pas très longtemps, que l'athlétisme est devenu, chez nous, sujet à caution. Pour la raison bien simple qu'il ne faisait pas recette. Le budget des clubs ne supportait que difficilement des dépenses que rien — sinon un peu de gloire — ne venait compenser. Puis l'amour-propre s'en mêla. On fit remarquer, que chaque fois qu'un « crack » portant le maillot du groupement passait la ligne d'arrivée, c'était une publicité vivante, excellente, et quasi-gratuite. De plus, pour remporter les interclubs ou pour courir par équipes (cross-country) il importait d'avoir un team complet, groupant toutes les spécialités, puisque le gain d'un challenge se calcule par addition des points remportés.



Séra MARTIN  
le Saint-Antoine de la F. F. A.

Le mal de l'athlétisme vint donc, principalement du racolage. Racolage dont les dirigeants, qui se disent aujourd'hui les victimes, furent les principaux instigateurs. Un exemple récent : l'équipe de France d'athlétisme, revenant du Japon, fut assaillie dans quatre gares différentes par quatre racoleurs, « envoyés spéciaux » avec pleins pouvoirs, de groupements différents, qui sollicitaient les athlètes de signer pour leurs couleurs. Exactement comme au temps du sergent Lafleur, les uns vantaient le confort des vestiaires, les autres, la camaraderie de leur team ; d'autres encore l'excellence de la nourriture offerte plusieurs fois par semaine. Une foire du muscle : il n'est point d'autre mot.

C'était pourtant bien avec timidité, que les athlètes s'étaient engagés dans la voie impure. Ils commencèrent la plupart par monnayer prix et médailles, souvenirs d'un passé qui ne les intéressait pas. Certains ayant été bénéficiaires d'un bon en marchandises, préféraient se faire reverser la somme que de « toucher » l'objet promis.

D'autres spéculèrent sur les équipements qu'on leur fournissait. Principalement sur les chaussures. Combien d'histoires de « valises perdues », au cours de déplacements.

De façon régulière, c'était le club qui remboursait, sur une énumération de haute fantaisie. En fin de compte, un sac minuscule, égaré en gare de X... avait contenu jusqu'à 1.500 francs d'effets personnels !...

Le trésorier du club était loin d'ignorer qu'une rapide visite au domicile de l'athlète eût permis de retrouver immédiatement les objets soi-disant envolés. Mais on préférait payer, à condition que cela ne se produisit pas trop souvent pour le même...

C'étaient là des débuts, je le répète, timides. Depuis on a vu mieux. On a fait mieux.

Voici deux, trois ans, que de grands clubs s'arrachent les « as ». A prix d'or ? Pas précisément. Mais en échange de la signature d'une licence, lesdites étoiles exigent des « situations » non seulement pour elles, mais pour leurs familles. Untel ne courra pour un groupement

donné, que si son père, sa mère, sont casés. Un autre réclame, pour son frère, une place de concierge. Un autre, happé en province, (car on n'hésite pas à aller chercher loin) répond « oui ». Mais trouvez-moi d'abord un appartement, et une boutique libre, pour que mes parents s'y installent ». Pareil souci, de l'avenir de ceux qui vous ont mis au monde, est hautement touchant. Mais, je vous le demande — qu'est-ce que cela a à voir avec la course à pied ? Et les clubs ont-ils à se transformer en agences de location ?

L'exemple que la corruption va plus loin et vient de plus haut, nous a été fourni récemment par l'histoire Bloch-Sera-Martin-Ladoumègue-Poulenard. Ce récit est typique, des mœurs qui fleurissent dans l'athlétisme.

Il s'agissait de France-Japon. La Fédération d'Athlétisme tenait hautement à ce que la représentation de notre pays fût complète et brillante. Certains athlètes se refusèrent en raison de la longueur du déplacement. Parmi eux, les deux plus grands joyaux de notre athlétisme actuel : Ladoumègue et Sera Martin, dont l'éminence grise et le porte-parole est le manager Poulenard, véritable Descamps du stade.

Ce refus ne faisait pas du tout l'affaire de la Fédération d'Athlétisme, qui avait reçu des officiels japonais une subvention très importante, mais à condition, seulement, que le team envoyé de France, fut complet et de force suffisante. Ce qui n'était point le cas.

La F. F. A. ne l'oublions pas, a pour ligne de conduite, de favoriser et d'encourager l'amateurisme sous toutes ses formes, de combattre le professionnalisme ou amateurisme marron. Elle tient haut dans sa dextre le flambeau sacré. Et, sans doute, en sa senestre, le glaive des exécutions.

La F. F. A. ne fit pas de mise en demeure. Elle préféra négocier... Par l'intermédiaire d'un de ses hauts dirigeants, M. Bloch, elle fit proposer aux athlètes et à leur œil de Moscou, une somme globale de quinze mille francs, s'ils consentaient à s'embarquer via Tokio. Sans doute, cette prébende intéressante était-elle prélevée sur les « bénéfiques » du chèque nippon.

La proposition était des plus acceptables. Mais notre trio n'en jugea pas ainsi.

Il préféra, aux cinq billets de mille pour chacun, la joie d'un scandale public. Tout fut raconté dans les journaux. Avec force détails à l'appui. Et la Fédération navrée, se vit dans l'obligation de désavouer le bouc émissaire Bloch, qui se tint coi, en même temps que par un étrange retour des choses d'ici-bas, elle suspendait athlètes et manager pour quelques mois. Sanction absolument inopérante, dans le cas qui nous occupe. Puisque nos hommes ne courent pas l'hiver...

Malgré tout c'est un rude coup que s'est portée à elle-même, devant l'opinion publique, la malheureuse F. F. A. Et elle aura de la peine, désormais, à faire admettre ses ukases, elle qui donna, la première, l'exemple d'une tentative de corruption.

Ceci dit, ne supposons point, que le mal nous soit particulier. Nous avons vu, à travers le monde, les « phénomènes » de l'athlétisme promener pendant des mois, voire des années, leur inaction. En passant, ils participaient, de-ci, de-là, à des compétitions, qui se transformaient pour eux, la plupart du temps, en exhibitions pures. Ils touchaient — un cachet — représentant leurs frais d'hôtel et de voyage, qui leur laissait bien quelque bénéfice. Et ainsi, au hasard des villes, des pays, des stades, ils poursuivaient leur tournée mondiale, en marge de cette règle essentielle de l'amateurisme, qui veut qu'on ait un métier, et qu'on l'exerce.

Faut-il citer des noms ? Charles Hoff, le recordman du monde de saut à la perche, devenu — excommunié — danseur professionnel ; Paavo Nurmi, le recordman du monde des dix kilomètres et de l'heure, l'homme-mystère, l'homme-machine ; Arne Borg et Weissmüller, les nageurs fameux ; l'Américain Paddock, devenu « star » de cinéma sans perdre son titre d'amateur, ce qui est un comble ; les yankees Scholz, Taylor, qui avaient monté une véritable tournée Barnum ; le Nordique Petersonn, l'Allemand Peltzer.

Pendant ce temps, le Canadien Williams, vainqueur du cent et deux cents mètres aux Jeux olympiques d'Amsterdam, se voit offrir une automobile, à son retour, par souscription publique. Les pontifes trouvent cela tout naturel. Ne soyons pas plus royalistes que le roi...

(A suivre).

## La Frégoli des Détectives



Miss Maud WEST, la plus célèbre détective femme anglo-saxonne, dans quelques-unes de ses transformations professionnelles.

















# La vie de Gaspard de Besse

(Suite et fin de la page 11)

**S**ous bonne escorte, le pauvre Gaspard, qui n'avait même pas pu se défendre, était conduit à Draguignan et écroué à la prison de cette ville. Incarcéré dans une cellule presque obscure, attaché au mur par une chaîne solide qui lui prenait les poignets, il avait là un avant-goût du tombeau. Mais quand on jouit d'une popularité semblable, on n'est pas en peine de trouver de l'aide partout. Joli garçon, notre Gaspard plut à la fille du geôlier et ce fut elle qui lui remit la lime nécessaire pour venir à bout des chaînes et des barreaux de fenêtre.

Les caveaux et les souterrains de Sollies ne semblaient plus sûrs. La maréchaussée rôdait trop souvent dans les environs. Près de Brignoles, dans un pays perdu, le château à demi-ruiné de Vaulabelle offrait des avantages. On s'y transporta. C'est à Vaulabelle que commença de se jouer une inénarrable comédie comme il peut seulement s'en dérouler dans le midi des galéjades.

### Une formidable galéjade.

Las des rapports expédiés par le gouverneur de la Provence au sujet de la lutte engagée contre Gaspard de Besse, le lieutenant général de police avait envoyé un représentant, le marquis de Paulac, afin d'enquêter sur les actes du bandit et sur son évasion de la prison de Draguignan.

Gaspard l'apprit aussitôt, et il sut également qu'une farce colossale allait être montée, à Aix même, par la noblesse de la ville au susdit marquis de Paulac qui devait venir pousser son enquête auprès du parlement. Elle consistait à le recevoir dans l'hôtel du premier président, lequel devait, pour la circonstance se muer en *bourgeois*. La haute société aixoise fournissait le personnel : valets, soubrettes, serveurs, clients de marque. En un mot, on comptait bien s'esbaudir aux dépens de l'envoyé du lieutenant général de police. Il en alla, comme on va le voir, tout autrement.

Gaspard commença par poster ses hommes sur la route de Draguignan. Ce fut un jeu de s'emparer dudit Paulac, de son escorte, de son carrosse et de ses bagages. L'entrevue du capteur et du captif dut être du plus haut comique. Elle eut lieu dans les ruines du château de Vaulabelle. Gaspard eut tôt fait « d'emprunter » au marquis ses habits de cour et les lettres autographes qui l'accréditaient auprès des autorités. Puis, gardant Paulac à Vaulabelle, ce fut lui, — lui en personne ! — qui alla à Aix ; ce fut lui qui se présenta, grimpé et costumé, à la pseudo-auberge ; lui qui malmena le personnel qu'il savait être composé des familles riches d'Aix ; lui enfin qui se gaussa de ceux qui prétendaient si bien se moquer du nouvel arri-

vant. Deux valets chamarrés — deux hommes de confiance de sa bande — se présentèrent : l'un remit ostensiblement une enveloppe au sceau royal. La garde-robe et les lettres de Paulac faisaient les frais de la mise en scène. Sa Majesté ordonnait au marquis de se rendre d'urgence à Marseille... Quelle désolation !... Quitter une si bonne compagnie !

Des chevaux étaient prêts pour Gaspard et ses deux affiliés. En selle et au galop ! Un billet laissé intentionnellement sur un meuble ne contenait, lorsqu'on l'ouvrit, qu'une signature : Gaspard de Besse !

### La fin du grand révolté.

Enhardi par ses succès, perdant de ce fait toute mesure, Gaspard résolut de tenter de nouveau le coup qui avait échoué le jour de la Fête-Dieu à Aix. Une occasion lui parut bonne pour se saisir des parlementaires lorsqu'il apprit que ces messieurs, priés à déjeuner par l'archevêque d'Aix, allaient se rendre en corps à la maison de campagne de Monseigneur de Castries. La bande se posta à proximité de la ville et engagea un combat en règle contre un fort détachement de dragons et d'archers qui précédait le cortège. Dans la mêlée, Gaspard fut pris. Conduit à Aix, il y fut emprisonné et son procès fut instruit aussitôt.

Certes, il n'avait jamais commis de violences inutiles, mais il n'en était pas moins un brigand de grand chemin. Ce crime était sévèrement puni par le supplice de la roue. Gaspard n'échappa pas à la terrible peine, une des plus atroces que l'on connaisse.

— Il n'aimait pas ces messieurs du Parlement. C'était son seul crime, disait-on.

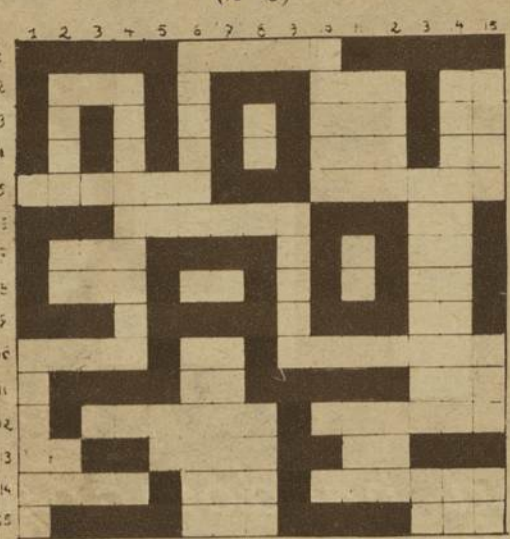
Rien ne vint interrompre l'action de la justice. Le jour arriva où Gaspard dut se rendre au supplice. Sur son passage, une foule énorme était de cœur avec lui. Les femmes lui adressaient un dernier baiser ; les hommes criaient : Vive Gaspard de Besse ! à condition que les archers ne puissent pas entendre. Sur la grand-place, la troupe était sous les armes car on craignait une émeute.

On permit à Gaspard de ne pas revêtir le costume des condamnés à mort. Il obtint aussi une autre faveur : les juges du Parlement décidèrent qu'il serait étranglé avant de subir la torture. Le bourreau ne brisa les membres qu'à un cadavre.

Ainsi mourut en un beau jour du printemps provençal de l'an de grâce 1787 celui qui avait été le bandit-chevalier et qui n'aurait peut-être pas été ce grand révolté s'il n'avait pas été le témoin indigné de grandes injustices.

René CLAUDIERE.

## MOTS CROISÉS (N° 2)



### HORIZONTALEMENT

- Objet principal de cette revue.
- Hôte permanent des prisons. — Petit monticule. — Bat parfois les rois.
- Prière. — Marque une possession.
- Trois lettres de hier. — Ce que doit être un boniment.
- Vous donne de la considération. — Sorte de vin.
- Jadis, officier de police. — Ce qu'on donne à un chien.
- Les criminels s'y rencontrent souvent. — Initiales pieuses.
- Planche. — Initiales désobligeantes — Conditionnel.
- Deux lettres de piano.
- Etat d'un amant abandonné. — Endroit discret. — Mis en prison.
- Rire. — Belle saison.
- Interjection familière à un président d'assises. — Rencontre une banane.
- A brûle-pourpoint. — Malgache. — Cause de bien des crimes.
- Selon la tradition, l'instant du meurtre. — Tuteur de vigne. — Je les dois cacher pour ne pas payer d'impôts.
- Pronom. — Pas là-bas.

### VERTICALEMENT

- Ce que fit la victime.
- Les travailleurs n'en ont pas dans la main. — Indifférence. — Pronom.
- Deux lettres de bain.
- Qu'on rencontre partout.
- Ancien. — Deux lettres de Rhin.
- Ce qu'est la chose que recherche le détective. — Policier célèbre.
- Difficulté légère.
- Affirmation argotique. — Trou en terre.
- Cent sous.
- Partie de laine cardée.
- Ce qu'on veut obtenir d'un inculpé. — Note. — Ce que défient les malfaiteurs.
- Rends service. — Gagnera.
- Ce que sont les gendarmes dans une manifestation. — Négation.
- Il en sera très souvent question ici. — Langue.
- Exploit sportif ou accident pénible. — Sur les cartes anglaises, conditionnel.

Nous publierons la solution de ce mot croisé dans le numéro du 6 décembre. Ainsi que les noms des dix premières personnes qui nous auront envoyé avant jeudi 29 novembre la solution exacte.

**RIEN QUE LA VÉRITÉ**

INTERNATIONAL DETECTIVE COMPANY  
34 Rue La Brayere PARIS - Téléphone 18518 TRUDAINE 15331

## Bulletin d'Abonnement

	1 an	6 mois	3 mois
France et Colonies	48. »	25. »	13. »
Etranger	tarif A. . . 65. »	33. »	18. »
Etranger	tarif B. . . 75. »	39. »	21. »

Veillez m'inscrire pour un abonnement de : (1 an, 6 mois, 3 mois).

Nom : .....

Prénoms : .....

Profession : .....

Adresse : .....

Ci-joint mandat ou chèque, montant de l'abonnement .....

Remplissez ce bulletin et envoyez-le à la :  
Direction du journal **DÉTECTIVE**  
35, rue Madame, PARIS (6<sup>e</sup>) Tél. LITRE 32-11  
Votre abonnement partira de la semaine de sa réception

**LISEZ**

## Les Chefs-d'Œuvre du Roman d'Aventures

*c'est la plus captivante lecture*

*la Collection que chacun doit posséder*

GASTON LEROUX  
La Farouche Aventure

JEAN D'HOUREC  
La Fille au Masque pourpre

RENÉ GIRARDET  
L'Étrange  
Monsieur de Lorgemont

KRIJANOVSKAIA  
L'Elixir de longue vie

G. G. TOUDOUZE  
L'Homme qui volait le Gulf-Stream

G. G. TOUDOUZE  
L'Éveilleur de Volcans

A. W. MASON  
Le Reflet dans la Nuit

C. A. GONNET  
Sur la Piste blanche

JEAN FOURNIER  
Iggins & C<sup>o</sup> détectives

HENRI CLÉRY  
Nailé Hanoum, capitaine turque

GUSTAVE LE ROUGE  
Le Secret de la Marquise

GUSTAVE LE ROUGE  
Une Mission Secrète

*une fois commencée, cette lecture ne vous laissera*

## ni repos, ni trêve

LIBRAIRIE GALLIMARD  
Chaque volume, sous couverture illustrée 8 fr.

**EN VENTE PARTOUT**

**LA LOTION PILOCARPIA**

Chaque jour une légère friction de PILOCARPIA le seul produit, sans odeur, qui ne graisse pas, qui ne défrise pas. Partout, coiffeurs, parfumeurs. Gros: 25, rue Bergère, Paris

**arrête net la chute des cheveux**  
**supprime les pellicules**

ÉDITIONS VICTOR ATTINGER

ANDRÉ BOREL

## CROQUIS DU FAR-WEST CANADIEN

Cette vie large et active, toute en plein air, au pays des possibilités illimitées, n'est-ce pas le rêve de bien des jeunes qui se sentent l'énergie de tracer leur sillon dans un sol encore neuf ?

Un vol. . . . . 12 fr.

## Votre barbe

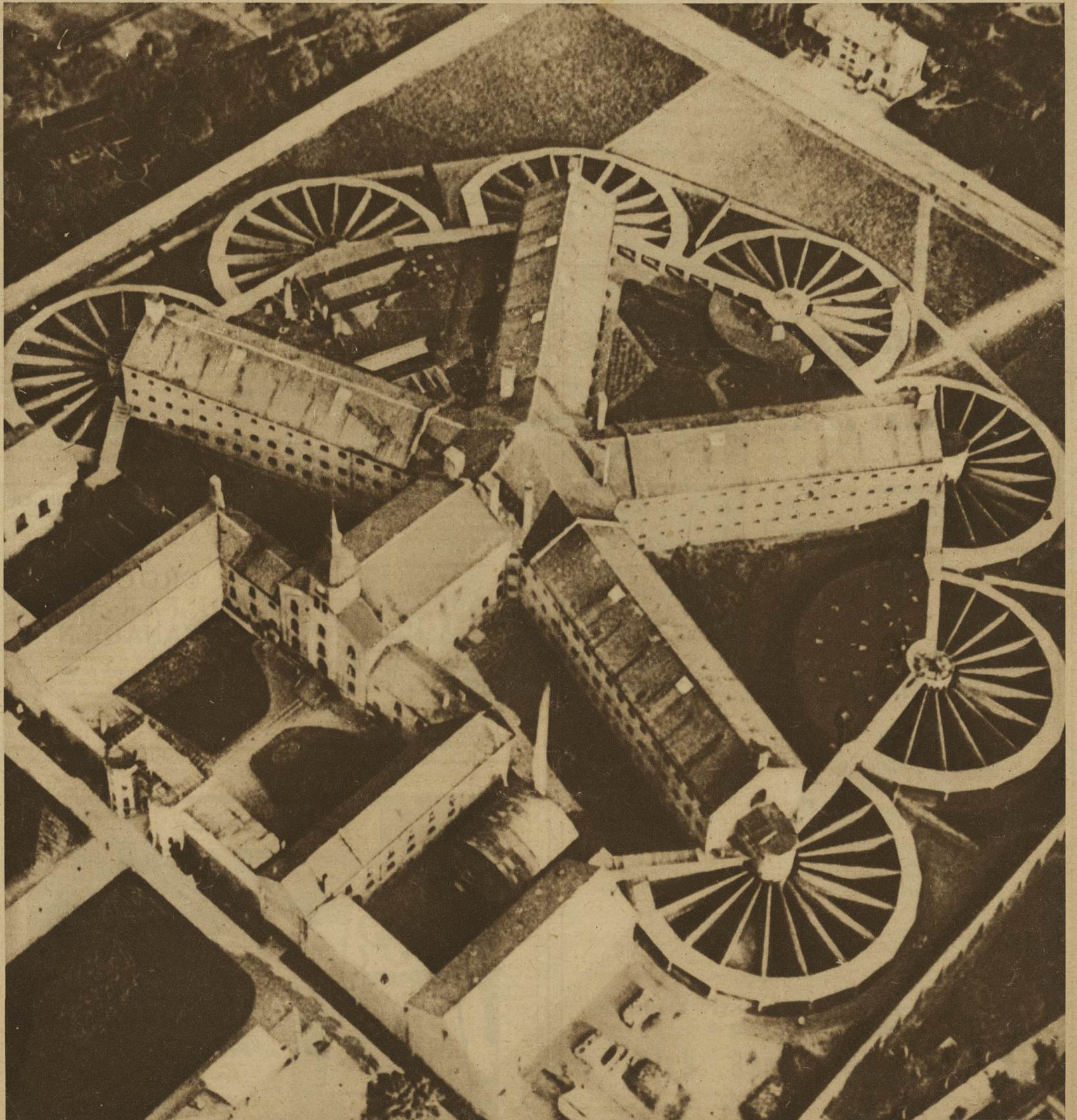
**1 Franc**  
*et je vous apprendrai à briser complètement la résistance du poil*

Envoi contre 1 fr. en timbres-postes au  
**MIDLIK, Service D, 71, Av. de Villiers, Paris**

# DÉTECTIVE

*Le grand hebdomadaire des faits-divers*

**La belle étoile des prisonniers**



**Une curieuse vue aérienne de la nouvelle prison de Copenhague, bâtie sur le modèle d'une étoile à cinq branches.**